

# Fight Club et la culture du psychopathologique

Benoît Dubreuil

Ce texte représente une réplique à l'article de Raphaël Arteau-McNeil paru dans la revue *Phares* de printemps 2001.

*Wie Lieb' und Treu' und Glauben  
Verschwunden aus der Welt  
Und wie so teuer der Kaffee,  
Und wie so rar das Geld !*  
Heinrich Heine

Nous ne chercherons pas ici à poursuivre ni même à critiquer la réflexion qui avait été entreprise par Raphaël Arteau-McNeil dans le dernier numéro de *Phares* au sujet du film *Fight Club*, mais bien à faire valoir une toute autre appréciation du film qui sera, comme nous le verrons, ô combien différente de celle qui nous a déjà été proposée. Pour être honnête d'entrée de jeu, nous devons admettre que c'est l'impression profondément désagréable qu'a éveillé en nous le film *Fight Club* qui nous donne aujourd'hui le *pathos* nécessaire à l'écriture de ce court article. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de l'impression désagréable qui surgit en nous lorsque nous faisons face à l'inconnu (impression) dont nous croyons pouvoir tirer quelques reflets de vérité, non, il s'agit tout simplement de l'impression désagréable d'avoir perdu un temps qu'on aurait pu employer à bien meilleur escient.

Nous sommes peut-être trop sévères, les mauvais films sont si nombreux, pourquoi prendre le temps de détester précisément celui-ci ? Et après tout, peut-être n'est-il pas lui-même si mauvais, si on coupait les dernières trente minutes, il pourrait même être tolérable. Une dynamique sympathique entre les deux personnages principaux, des scènes à la prétention d'être choquantes, on pourrait même penser que le film mérite de ne pas devoir passer inaperçu. Mais voilà, la coupure, le dénouement, le sommet de l'intrigue (ou plutôt

la chute, comme on dit) : les deux personnages n'en sont plus qu'un, Tyler et Jack ne sont en fait qu'un seul individu, génial ! Le film trahit alors la maladie qui le ronge : nos deux héros, ne sont pas des gens normaux qui ont un goût plutôt particulier pour la violence, mais bien un seul et unique psychopathe, un être au cerveau malade, érodé, corrodé, par une maladie chronique.

La thèse qui soutient notre lecture est que nous n'avons pas affaire avec *Fight Club* à une œuvre d'art ou à une réflexion sur la vie, mais bien à un épiphénomène, issu d'une culture de masse incapable de psychologie. Le film aurait-il pu se dénouer autrement ? C'est-à-dire se dénouer autrement qu'en révélant le caractère *pathologique* de la psychologie des principaux protagonistes ? Aurait-il été possible que la bande d'abrutis suivant Durdan le fasse en fonction d'une certaine rationalité et non pas parce qu'ils avaient le cerveau complètement lessivé par un chef charismatique ? Non, car nous avons affaire à une culture incapable de psychologie. Que Tyler, Jack, et toute leur bande de lurons aient été psychologiquement sains, voilà qui aurait impliqué que le mal, la violence, ou plutôt le désir délibéré de la violence, puissent exister en l'homme sain, puissent faire partie de la normalité humaine.

Allons droit au but et ne ménageons pas les accusations : nous avons affaire à une culture, appelons-la culture américaine de masse, bien qu'elle ne soit pas nécessairement américaine et nécessairement de masse, qui ne tolère pas l'existence simultanée en l'homme du bien et du mal. Dans le cadre psychologique étroit de cette culture de la médiocrité, l'existence du mal en l'homme est toujours le signe d'une pathologie particulière. On est bien loin de Dostoïevski et de *Crime et châtiment*, où la psychologie de Raskolnikov (le meurtrier) est placée sous le signe de la plus grande normalité<sup>1</sup>. Un personnage comme Raskolnikov aurait été impossible dans ce que nous appellerons désormais la culture du psycho-pathologique. On découvrirait à la fin qu'il souffre d'un dédoublement de personnalité ou d'un déséquilibre psychologique capable de le rendre inhumain.

On comprend donc que la culture du psycho-pathologique est également la culture du thriller et du tueur en série. Le tueur en série

est l'exemple-type du psychopathe, l'exemple-clé du « malade mental ». Le tueur en série possède bien entendu une rationalité propre, mais elle est absolument incomparable avec la rationalité d'un être sain. Pensons ici au paradigme fondamental du psychopathe dans le cinéma de masse : le fameux tueur en série dans le *Silence des agneaux* ou encore celui dans *Seven*. Pensons aussi à la psychologie pathologique dans laquelle se réalisent leurs sordides méfaits.

Voilà, le tueur en série, le psychopathe n'est pas un des nôtres. Il agit selon ses propres critères éthiques et esthétiques. Tyler Durdan n'est pas un des nôtres, c'est un fou, un dingue, qui agit à partir d'une rationalité qu'il serait vain de chercher à pénétrer, puisque, de toute manière, il souffre d'un dédoublement de personnalité, d'une perversion pathologique.

Il est difficile de trouver l'origine d'une telle représentation, l'origine de cette culture en extension du psycho-pathologique. Nous proposerons à cet effet deux pistes complémentaires. D'abord, la voie qui nous est ouverte par l'article de Max Weber *Les sectes protestantes et l'esprit du capitalisme*, dans laquelle on peut espérer trouver certains éléments de compréhension. Dans cet article, Weber, après avoir expliqué la naissance de l'esprit du capitalisme à travers l'éthique des différentes sectes protestantes<sup>2</sup>, montre l'importance de l'appartenance à une secte religieuse aux Etats-Unis, au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Nous ne reconstituerons pas l'argument complet de Weber, nous chercherons tout simplement à cerner quelques éléments qui nous permettront d'identifier en partie les sources de cette culture de l'anormal. Weber insiste d'abord sur les charges financières considérables qui sont associées à cette époque à l'appartenance à une communauté religieuse. Néanmoins, malgré ce fait (qui aurait dû en principe décourager l'appartenance à une secte), la très grande majorité de la population appartient à un tel regroupement religieux. Citons simplement un exemple qui nous est présenté par Weber :

Les choses deviennent plus nettes avec le récit qu'un médecin, Allemand de naissance, installé dans une grande ville des bords de l'Ohio, me fit de la visite de son premier client. Le client s'était allongé sur le divan, à la demande du médecin, et celui-ci s'apprê-

tait à l'examiner à l'aide d'un réflecteur nasal, lorsque le malade se redressa pour dire avec force et dignité : « Monsieur, je suis membre de l'Église baptiste de la rue... » Surprise du médecin : quelle importance cela pouvait-il avoir pour une affection nasale et son traitement ? Le spécialiste se renseigna discrètement auprès d'un confrère américain qui lui expliqua en souriant : « Cela veut tout simplement dire : soyez sans inquiétude au sujet des honoraires. »<sup>3</sup>

L'appartenance à une secte protestante aux États-Unis à cette époque est en effet une condition nécessaire à l'obtention de crédit. La secte prend la responsabilité financière de l'emprunteur face à ses créanciers. Si l'emprunteur ne respecte pas son engagement, la secte se charge alors de rembourser les créanciers, mais, du même coup, exclut le malheureux de ladite communauté, celui-ci se retrouvant habituellement en marge de la société, dans le domaine obscur de l'anormal.

L'exigence protestante en faveur de l'ascétisme s'intensifie alors sous l'effet de cette nouvelle structure économique. La société se retrouve rapidement composée de deux types d'individus, ceux qui appartiennent à une secte reconnue, c'est-à-dire jouissant d'un bon crédit, et tous les autres (qui, dans la mythologie protestante n'ont pas été choisis par Dieu). Weber a déjà bien démontré comment l'exigence morale du christianisme en vient à occuper l'ensemble de la vie des sectes protestantes les plus radicales (Quakers, Baptistes, Méthodistes, Puritains) : comme, à l'intérieur de la prédestination, le chrétien ne peut plus aspirer à gagner son ciel à travers ses propres actions, l'aspiration éthique du protestant se transforme en une recherche assidue des signes de son élection. L'exigence morale du chrétien se transfère donc sur l'ensemble de sa vie, le pardon n'existe plus et toute déviation se traduit par l'exclusion du malheureux.

Mais il ne suffit pas d'expliquer l'exclusion, il faut aussi expliquer l'importance particulière à l'intérieur de cette culture de la « pathologie » à proprement parler, pathologie qui vient justifier « cliniquement » l'exclusion du « pervers » ou du « psychopathe ». On peut appuyer notre compréhension sur le développement considérable de la science moderne et son débordement sur un certain

nombre de disciplines à statut pseudo-scientifique (comme la psychanalyse ou même la psychologie clinique en général), de même que sur la rapide migration de la pathologie et de l'activité clinique vers la psychologie (Foucault expose à merveille ces changements dans son *Histoire de la folie*), qui entraînent une apparition des pathologies les plus exotiques venant recouper tous les domaines de la vie sociale et jouissant d'*attestations cliniques*.

Tous ceux qui, au fil des ans, ont été marqué du sceau de la marginalisation sociale (les pauvres, les violents, les tueurs, les pédophiles, les homosexuels, les obèses, les improductifs) se retrouvent progressivement regroupés sous le signe de la pathologie psychologique ou de la pathologie tout court. On cherche le gène de la violence, de l'obésité, de la paresse... Tout comportement déviant (c'est-à-dire déviant du modèle intégriste puritain pour qui avoir un bon crédit est la seule source possible de salut) se retrouve placé sous le signe de la maladie mentale. Un comportement problématique ne peut être expliqué que par un désordre psychologique, et toute personne souffrant d'un tel désordre doit être exclue de l'ordre social, afin de ne pas nuire aux chances d'élections des autres membres sains de la communauté (ce qui peut équivaloir à un bannissement ou à une institutionnalisation). Les exemples sont nombreux, l'affaire Lewinski nous aide peut-être à mieux comprendre cette étrange représentation : Clinton doit démissionner, car il a menti et il a trompé sa femme. Il doit être exclu de la communauté, car il ne s'est pas conformé aux règles qui auraient témoigné de sa prédestination. C'est la même chose pour l'attentat aux WTC, il est impossible de penser que les terroristes ayant commis ces gestes puissent l'avoir fait à l'intérieur d'une rationalité quelconque. C'était sans doute des gens comme Tyler Durdan, des psychopathes, des fous, des vilains. Ce n'étaient clairement pas des élus, des gens choisis par Dieu.

Pourquoi Tyler Durdan est-il Jack et pourquoi Jack est-il Tyler Durdan ? Par puritanisme. Si le film *Fight Club* ne s'était pas terminé sous le signe de la maladie mentale, il n'aurait pu être compris par la masse des consommateurs, les producteurs auraient alors essuyé un échec financier, leur crédit aurait diminué et ils se seraient

eux-mêmes retrouvés, comme leurs anti-héros à *tendance* rebelle, sous le signe de la marginalisation sociale.

Le comportement des personnages ne correspond pas à ce qui, du point de vue puritain, témoignerait de leur élection divine, il incombe donc de les marquer du signe de la pathologie, c'est d'ailleurs pourquoi le film ne nous déroute pas, du moins ne me déroute pas. Le comportement du personnage se trouve entièrement expliqué par l'arrivée de la folie : un fou peut bien se comporter comme il l'entend, son comportement demeurera toujours dans l'espace de l'inclassable et de l'étranger.

Pour finir, disons que la culture de la psycho-pathologie est avant tout une culture de l'exclusion. Le grand échec de *Fight Club* est de n'avoir pas pu réussir (dans ses derniers pas, nous le reconnaissons) à placer le désir de violence sous le signe de la normalité humaine<sup>4</sup>. Ce désir s'actualise dans la psychologie d'un fou, il ne nous apprend donc rien sur ce que c'est que d'être humain.

---

<sup>1</sup> On est bien loin aussi du cinéma européen, où la violence et le meurtre s'inscrivent presque toujours dans une rationalité « saine ». Je pense à *La haine* ou à d'autres films plus récents, comme *La veuve de Saint-Pierre*, *Un crime au Paradis*, ou encore le très génial *Dancer in the Dark* de Lars von Triers.

<sup>2</sup> Voir le chef-d'œuvre de Weber *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*.

<sup>3</sup> Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, 1964, p. 233-234.

<sup>4</sup> Pour la même raison, nous décernons un prix citron au film *La ligne verte*, où l'on se retrouve obligé de démontrer que le condamné à mort n'a pas réellement tué les petites filles, ce qui était évidemment nécessaire pour le rendre sympathique et « acceptable » pour la communauté des cinéphiles puritains. En effet, dans la culture du psycho-pathologique, un meurtrier ne peut pas être sympathique, puisqu'il ne peut pas se situer dans le même monde que nous.